

# LA RÉNOVATION

QUI PARFUMAIT LE CHIEN

Baudouin  
de Mol

Roman



Baudouin de Mol

La rénovation  
qui parfumait le chien

© Baudouin de Mol, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7727-9

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## **DU MÊME AUTEUR**

*Ballet Russe à Canary Wharf, Anne Carrière Paris, 2015.*

*Mirages Froids, 2021*

*À ma chère épouse  
qui m'a apporté tant d'appui.*

*À nos chers enfants  
afin qu'ils se souviennent*

*Ce livre est un roman. Tout y est imaginaire. Les références à des événements historiques ne servent qu'à positionner le récit dans le temps.*

*Toute ressemblance avec des personnes ou des faits existants ne serait, bien sûr, que purement fortuite.*

## Allemagne, 3 mai 1995

Trois jours seulement.

Trois jours ont suffi pour que le printemps fasse éclater la nature de la Westphalie en millions de fleurs et de feuilles. Une symphonie en blanc et vert tendre.

En début de semaine encore, des ciels noirs crachaient des giboulées furieuses et glaciales. Ce soir, on ne les imagine plus : il fait tout bleu. L'autoroute A 1 est baignée d'une superbe lumière. Un soleil primesautier s'amuse à faire étinceler les voitures. Il y a quelque chose de joyeux et de juvénile dans l'air.

Comme chaque vendredi, je viens d'avoir mon lot de bouchons : cette fois du côté de Dortmund, dans le Ruhrgebiet. Peu étonnant : déjà à l'école on nous apprenait que la densité de population y est très forte. N'empêche, ils m'ont énervé ces embouteillages. Bon sang, pourquoi ce client de Gelsenkirchen a-t-il absolument voulu me rencontrer à son bureau un vendredi à 16 heures ? ! Le retour sur Nancy en est d'autant plus long. À présent le trafic est fluide. Mais je ne suis pas détendu pour autant. L'air de ma Volvo break est confiné. Le stress de la semaine m'a laissé des toxines plein les muscles. Et toute cette route à faire, cela me rebute.

Planifier le week-end ne marche pas bien. Mon cerveau doit manquer d'oxygène. Peut-être est-il est temps que je fasse une halte ? Il y a une aire de repos dans dix kilomètres.

C'est là que je range la voiture entre une Mercedes vert pomme et un utilitaire de maçons avec des échelles sur le toit. J'ai hâte de sortir. La ceinture de sécurité qui reste coincée m'irrite. La longue position assise m'a coupé les jambes : je titube en faisant les premiers pas vers le pavillon de briques rouges qui abrite le snack-bar. À l'intérieur, il y a du bruit, des voix d'hommes graves et sonores, de la fumée de cigarettes, une forte odeur de friture. Le temps d'un café. Je ressors

au milieu du va-et-vient constant.

Tout le monde semble pressé. L'agitation me contamine. Mais je ne me sens pas en état de reprendre la route. Au fond de l'aire, quelques arbres m'invitent. Ils donnent l'illusion d'un refuge, d'une bulle de relaxation. La pelouse y a déjà des pousses fraîches. Il y a un banc, une table de pique-nique. Au-delà d'un barbelé, des champs et des prés s'étendent jusqu'à l'horizon. Je respire mieux. Mes pensées prennent le large. La journée est encore belle. Tout exhale le renouveau. Et je me dis que, pour moi aussi, une nouvelle vie va commencer. Cela va exiger des changements pour la famille. Un déracinement. Beaucoup de nouvelles choses auxquelles il faudra s'adapter. Mais je suis confiant : soudés, nous gérerons. Je fais des projets. Je m'offre quelques rêves. Je suis plein d'espoir.

Une heure plus tard, Düsseldorf est loin derrière. Depuis Gelsenkirchen, je dois avoir fait deux cent cinquante kilomètres. Je continue pourtant à penser en allemand. Le travail intense effectué dans cette langue au cours des derniers jours, martèle dans mon esprit des expressions germaniques. Comme si j'avais subi un lavage de cerveau.

Mes idées ne se rangent et ne s'apaisent qu'une fois la frontière franchie. Tout semble alors rentrer dans un ordre plus familier et tranquille. Ça y est : je pense à nouveau en français. Je parviens à prévoir mes activités pour le samedi et le dimanche. Je leur attribue des heures : le courrier de la semaine, le mariage de Laurent et Juliette à Enghien, le passage à la banque, le logement à trouver à Paris...

Sur la route, les plaques d'immatriculation ont viré au jaune à chiffres noirs : je suis en France. Plus qu'une centaine de kilomètres. Ce soir je dînerai d'une cuisine sans pareil : celle de chez moi. Je me baignerai dans ma baignoire. Je dormirai dans notre lit, avec Geneviève dans les bras.

Il fait presque noir quand, enfin, notre rue apparaît. Je m'apprête à ranger la

voiture devant la maison. Je soupire avec soulagement « dernier virage », comme l'annoncent les commandants d'Air France au moment d'accoster la passerelle de débarquement à Roissy. Je coupe le moteur. Silence.

Au moment où j'ouvre le hayon arrière pour sortir ma valise, trois ombres vives, en pyjama clair et pantoufles, dégringolent sans bruit les escaliers extérieurs. Elles se précipitent et se jettent à mon cou. Merveilleux enfants qui justifient tant d'efforts ! Derrière eux, calme et souriante, Geneviève attend que je sois libéré de cet essaim de têtes blondes pour m'embrasser. Nos bambins continuent à piailler et à annoncer avec excitation les dernières nouvelles. Ils tournent autour de moi comme une mini-tornade de douceur et de fraîcheur. Luc, six ans, m'aide à sortir mes bagages. À plat ventre, Sylvie, quatre ans, fouine dans la voiture à la recherche d'une surprise. Sa sœur Catherine, d'un an sa cadette, suit son exemple. Elle se pousse sans gêne. Elle rit, elle crie et elle mord sa sœur quand celle-ci veut reprendre son territoire. Geneviève essaie de les calmer.

Une heure plus tard, ils sont couchés. Je suis seul avec ma femme dans le séjour. La paix de la nuit s'installe. Il n'y a plus aucun bruit. Je me suis délecté d'un triangle de quiche aux poireaux, puis d'une tranche de gigot aux légumes. De la gastronomie. Je savoure tranquillement les dernières gorgées de mon verre de rouge. J'écoute les propositions de Geneviève. Pour être à Enghien dans les temps, il faudra partir à l'aube. La cérémonie de mariage est à midi et demi.

— Luc et Catherine vont chez tes parents. Maman gardera Sylvie. Nous devons être chez elle avant sept heures.

Je demande :

— Des annonces intéressantes pour l'appartement ou la maison ?

— Bah... Pas beaucoup. J'ai acheté « Le Particulier ». Mais il y a très peu de locations. Tu regarderas, demain, pendant que je conduirai. Allons-nous coucher maintenant.

— Du courrier ?

— Les factures habituelles... . Viens. Il est temps de dormir.

Mais je ne résiste pas à trier la pile de lettres.

Geneviève tire la porte de la cuisine, comme pour marquer la fin de sa journée de travail.

— N’oublions pas le cadeau. L’invitation au cocktail est dans mon sac, dit-elle encore. Puis, je l’entends qui monte les escaliers.

Plus tard, allongé sous la couette, je saisis l’interrupteur et fais l’obscurité. Le calme est merveilleux. Une douce sérénité m’envahit. Geneviève respire de manière à peine audible. Je me serre contre elle et me laisse enivrer par la douceur de sa peau et le parfum discret de ses cheveux. Je pense à notre bonheur : notre maison, nos amis, nos parents. Notre environnement depuis que nous sommes nés et dans lequel nous nous sentons si bien. Puis une vague appréhension me saisit: nous allons quitter tout cela. Qu’est-ce qui nous attend ?